

LA
FABRIQUE
DES
TRADUCTEURS

DOSSIER

JOURNAL À QUATRE MAINS

ANNE-MARIE TATSIS-BOTTON

ET NATALIA MAVLEVITCH

LE VOYAGE

Natalia : Les trains sont en grève. Le mien, où je m'apprêtais à expérimenter la première classe, est annulé. Sur le quai on se croirait à la gare de Kursk un vendredi soir. Arrive le train Bruxelles-Montpellier qui devrait partir dans cinq minutes, mais personne ne se précipite. Tout le monde attend que, jouant du postérieur et des hanches, des dames descendent du wagon avec sacs et valises. Les gens se bornent à leur demander très poliment de se presser (mais ils pensent exactement ce que, chez nous, on leur aurait hurlé à la figure). Je réussis à me faufiler à l'intérieur. Aucune place libre. Mais on peut s'asseoir par terre – c'est assez propre. Et c'est ce que beaucoup font. Des dames de mon âge ! Ton voisin te froisse une côte avec son sac d'ordinateur, tu lui écrases les pieds – et vous vous souriez gentiment. Quand enfin le quai glisse doucement en arrière, quelqu'un crie « Vive la France ! », et tout le monde éclate de rire. Une seule fois, près de Nîmes, une Française maigrichonne qui m'avait prise sous sa protection a exprimé envers les grévistes une certaine désapprobation : « On ne doit pas raisonner si égoïstement. » J'ai alors compris que jamais je ne parlerai français comme les Français. Des expressions pareilles, elles ne me viendront jamais spontanément.

Arles, hôtel de l'Amphithéâtre. Au lit. Demain, on travaille !

Anne-Marie : Les trains sont en grève. « Encore une fois, encore beaucoup, beaucoup de fois » chante-t-on en russe sur un air tzigane. Le premier (et le seul) train de la matinée part de Saint-Etienne avant six heures du matin, « mon » train Lyon-Arles est annulé, on me propose Avignon, non, attendez, Nîmes et ensuite en car, non, oh, essayez de vous renseigner sur le quai. Je trouve un TGV pour Marseille, allons à Marseille ! J'y arrive pour le déjeuner, je repère un train pour Arles vers 15 h, j'aurais le temps d'aller manger une pizza sur la

Canebière... mais que faire de ma lourde valise, pas de consigne, et un coup d'œil du haut des escaliers de Saint-Charles m'empêche de vraiment regretter la promenade : partout des montagnes d'ordures ! Arles. Dix heures de trajet, finalement. Mais comme l'air est doux, comme la lumière est belle !

LA FABRIQUE

Natalia : Les traducteurs sont membres d'une drôle de tribu. Je n'ai pas le contact facile avec les gens, mais Anne-Marie et nos six administrés ont quelque chose en eux qui nous lie, nous attire les uns vers les autres. Nos âmes sont parentes, animées de la même passion : jouer avec les mots. Nous sommes tenaces. Possédés. Acharnés. Plus le texte est épineux, plus la tâche est désespérée, et plus nous trouvons ça intéressant. Et la possibilité de trouver sur place un locuteur natif (russe ou français) qui pourra nous expliquer la signification de telle expression ou de tels *realia* – c'est fantastique, c'est un cadeau du ciel !

Anne-Marie : À la bibliothèque du centre, autour de la vaste table ronde (en fait, un anneau de tables), le premier contact est affable et précautionneux. J'ai déjà rencontré Natalia à l'hôtel, et elle se pose les mêmes questions que moi : comment allons-nous travailler, que pouvons-nous apporter à nos jeunes collègues ? Lesquelles jeunes collègues (cinq filles, le garçon n'est pas là aujourd'hui) se demandent aussi comment nous allons procéder. Nous sommes la troisième « équipe », et les stagiaires ont déjà une petite idée de ce qu'ils veulent, ils ont rodé plusieurs formules. On décide de deux séances « plénières » par semaine où chacun présentera une phrase ou un passage qui lui résiste, et on essaiera tous ensemble de trouver une solution. Cela me fait penser aux « ateliers », chers aux Assises et à nos Journées de printemps, où les traducteurs pleins d'optimisme viennent présenter aux assistants une, deux ou trois pages de leur texte amoureuxment préparé... et où, en fin de séance, on est content d'avoir mis sur pied, approximativement, un paragraphe ! Mais si la traduction dans son ensemble n'a guère avancé, cela permet en général d'évoquer des problèmes récurrents qui se posent, de parler de questions de méthode, de comparer nos pratiques, et aussi de mieux nous connaître. Et d'avoir l'occasion de merveilleux fous rires.

Natalia : Les jours où il n'y a pas d'assemblée plénière, Anne-Marie et moi sommes à la disposition de tous, pour des consultations particulières.

Laetitia Decourt traduit *Le Pèlerin*, de Veltman, un contemporain de Pouchkine et admirateur de Sterne. Le texte est parodique, spirituel, entrecoupé de passages versifiés, plein de jeux de mots, jeux de style – et, évidemment, c'est la langue du XIX^e siècle. Chercher à recréer les jeux de mots et la versification (parfois joyeusement approximative) de l'auteur a provoqué maux de tête et accès de gaïté aussi bien du côté francophone que du côté russophone... Fanchon Deligne traduit *Le Corridor blanc*, de Khodassévitch, le compagnon de Nina Berberova, des souvenirs de l'époque où il a dû fréquenter les maîtres du Kremlin – et il faut expliquer précisément ce que recouvre tel ou tel mot du vocabulaire administratif, rappeler tel événement. Mais les difficultés ne sont pas toutes, loin de là, liées au contexte historique et culturel. Dans tous les textes, on se heurte à des phrases très simples, quotidiennes, transparentes, qui brusquement « ne se traduisent pas ». Par le jeu des préfixes et des suffixes, le russe est capable de donner une très grande quantité de sens avec une grande économie de moyens. C'est sans doute la plus grande difficulté que rencontrent les Français qui apprennent le russe, dis-je à Anne-Marie. – « Non, me répond-elle. C'est le système des aspects ! » Pour nous, ce sont sans doute les temps et modes des verbes français et leurs finesses...

Le troisième stagiaire, Pierre Skorov, est le seul homme de notre « atelier ». Parfaitement bilingue, il traduit *Tentative de pensée*, de Sergueï Iourski : les souvenirs d'un acteur célèbre.

Anne-Marie : Le choix des textes à traduire est peut-être encore plus éclectique du côté de nos collègues russes. Alexandra Lechnevskaïa traduit *Le Lièvre de Patagonie* de Claude Lanzmann ; Assia Petrova, *La Femme assise* de Guillaume Apollinaire ; et Marina Bendet, *L'Épreuve de l'étranger* d'Antoine Berman !

Moi dont l'occupation quotidienne est de traduire du russe en français, me voilà à sécher lamentablement sur une traduction imposée de français en... français. Par exemple, chez Lanzmann : « une nocturne cinesthésie anticipatrice du pire »... Et ce pendentif d'Apollinaire, quand peut-on être sûr que sa phrase à double sens n'en a pas un troisième, et à faire rougir, encore ? Pourquoi dit-il que Pablo Canouris avait les mains bleues ? Dans tel passage, parle-t-il des troupes de 1914 ou des guerriers de Josué à Jéricho ? Finalement Berman pose moins de problèmes, sauf ses citations des philosophes allemands, qui me semblent avoir été bien curieusement traduites en français... mais ouf, ce n'est pas mon problème. J'ai pu fournir à Alexandra une illustration

de la guillotine drapée d'une étoffe (« aux plis classiques », dit Lanzman) ; Natalia a expliqué à Fanchon ce qu'était un *denchtchik* (domestique d'un officier, sorte d'ordonnance).

Natalia : Aujourd'hui, séance commune. Nous travaillons tous ensemble des phrases difficiles. Suivant la nature de la traduction, je remplis des fonctions diverses : du russe en français, je dois trouver l'interprétation exacte, expliquer la nuance de tel ou tel mot, dire s'il est vieilli ou non, parfois le mimer (« mettre les mains sur les hanches », ce n'est qu'un mot de quatre syllabes en russe !) ; du français en russe, il faut d'abord écouter les explications d'Anne-Marie et de la moitié française de notre atelier, puis, avec la moitié russe, chercher, énumérer, trier et enfin choisir les mots qu'on pourra essayer dans le contexte donné. C'est ce que nous faisons tous lorsque nous travaillons seuls, mais je n'arrive pas vraiment à expliquer ce qui se passe dans ma tête au cours de ce processus. Je ne sais pas comment font les autres mais moi, il faut d'abord que le sens de la phrase étrangère me soit absolument clair, que je m'imprègne de toutes les informations stylistiques, émotionnelles, sémantiques, musicales qu'elle contient ; ensuite j'oublie tout ce qui est écrit et je traduis à partir d'une sorte de « métalangue » commune, en essayant de faire que toute l'information se coule dans la phrase russe. On peut dire autrement : il faut mâchonner la phrase, garder son goût, recracher tous les mots, puis chercher consciencieusement dans sa propre langue ceux qui permettront de restituer la même saveur. Quand je dois traduire en présence de quelqu'un d'autre (et je n'aime pas beaucoup ça), j'ai l'impression que tout le monde peut entendre les petits rouages qui grincent et cliquètent dans ma tête.

Anne-Marie : Je suis assise dans un coin de la bibliothèque, j'essaie de relire et d'annoter la traduction de Fanchon. Vains espoirs. Se succèdent en consultation Laetitia et les octosyllabes de Veltman (nous comptons laborieusement sur nos doigts et faisons défiler à toute vitesse tous les mots que nous connaissons et qui finissent, par exemple, en yar comme boyard ; et pas une seule Muse en vue – dégoûtées, les pauvres !), puis voilà Lanzmann et sa hantise de la peine de mort, suivi de près par Apollinaire et les galipettes de sa *Femme assise*. Berman apporte un peu de sérieux dans tout ça, mais de tels grands écarts, la belle Elvire elle-même les aurait trouvés osés. Bons fous rires avec Pierre que j'essaie de persuader (parfois avec raison, parfois non) qu'il faut serrer le texte au plus près. Il a la veine interprétative et moi je suis

plutôt « colle-au-texte ». J'appelle Milan Kundera à la rescousse ; oui, *Les Testaments trahis* sont bien sur les rayons de la bibliothèque ! Merveilleuse bibliothèque... Pour moi, le pire souvenir de cette Fabrique est également le meilleur : cette gymnastique affolante de passer d'un texte à l'autre, d'un siècle à l'autre, d'une personnalité de traducteur à l'autre, sans la moindre transition. L'impression que les circonvolutions du cerveau vont s'emmêler en un embrouillamini définitif. Mais non, ça tient, et c'est sûrement un bon entraînement pour mes traductions présentes et futures ! Moi qui suis plutôt habituée à la course de fond, me voilà sprinteuse par nécessité. Et c'est vrai, parfois on arrive même à trouver une ou deux bonnes solutions... et nos jeunes collègues sont d'une patience et d'une réceptivité à toute épreuve. Indulgents, aussi.

Natalia : Aujourd'hui j'ai essayé de définir où nos stagiaires ont le plus de difficultés ; et j'ai compris que leurs défauts sont exactement les mêmes que ceux de mes étudiants de Moscou. De plus, si les deux premiers sont normaux pour des traducteurs débutants, le troisième... le troisième me démoralise un peu.

Les deux premiers sont des fautes contre la logique de telle ou telle phrase ou passage, qui proviennent soit de quelque chose qui n'a pas été compris, soit d'un manque d'attention aux subtilités des temps verbaux, soit d'une traduction trop littérale d'une expression depuis longtemps désémantisée, etc.

Mais le troisième défaut, c'est qu'ils ne « s'accrochent » pas assez. Le traducteur a tout simplement la flemme de regarder une fois de plus dans le dictionnaire ou de chercher sur Internet. C'est pourtant simple à présent de se renseigner, on peut même trouver l'image de n'importe quel objet ou de n'importe quel lieu, trouver la définition de n'importe quel concept, sans bouger de sa chaise. « Tirez la chevillette et le bobinette cherra ! ». Mais on ne la tire pas. Résultat, on mélange les personnages bibliques, on ne reconnaît pas une citation, on affuble les héros de vêtements qui ne conviennent ni au temps, ni au lieu. Évidemment, on ne peut pas tout savoir, on ne peut même pas se rappeler tout ce qu'on a déjà rencontré, mais il est indispensable « de savoir qu'on ne sait pas ». Il ne faut pas se contenter d'une compréhension approximative, de suppositions : il faut creuser, vérifier et trouver. Il y a encore peut-être une erreur commune à tous : laisser beaucoup de mots étrangers dans le texte russe, surtout si c'est un texte scientifique. Mais ça, c'est peut-être une manie à moi. À mon avis, le mot de la langue maternelle, dont

la forme intérieure est perceptible, un mot qui a son poids, son goût et sa couleur, est toujours préférable à un mot étranger, tout plat. Bien sûr, la sensibilité change. Et dans bien des cas je ne convaincs personne.

Heureusement, nos six jeunes collègues possèdent ce qui est indispensable à tout traducteur : l'audace, l'intuition, la ténacité et un solide sens de l'humour.

Anne-Marie : c'est vrai qu'on est parfois surpris : beaucoup de gens (pas seulement les stagiaires de la Fabrique !) ne savent pas chercher sur Internet ou même dans les dictionnaires, ne trouvent pas la bonne combinaison de mots à entrer dans le moteur de recherche, omettent de croiser les résultats, ne persévèrent pas quand la solution n'apparaît pas tout de suite. Je trouve cela d'autant plus bizarre que c'est un des grands plaisirs de mon travail : traquer la bête inconnue dans ses ultimes retranchements ! Aller à la chasse au trésor ! Peut-être faudrait-il insister sur le fait que les compétences linguistiques ne suffisent pas pour traduire : il faut connaître le contexte historique, géographique, sociologique, bref l'univers étranger dans lequel on va amener son lecteur. Et pour cela, il faut chercher, se renseigner sans cesse !

CONCLUSION

Natalia et Anne-Marie : pour nous, il y eut de très bons moments partagés, des rencontres qui ne resteront pas sans lendemain, des contacts pris non seulement avec les participants à la Fabrique, mais aussi avec les intervenants invités par le CITL. Pendant notre séjour, nous avons eu le plaisir d'écouter Michel Parfenov (Actes Sud), Jean-Baptiste Para (revue *Europe*), Sophie Benech (éditions Interférences), Katia Flouest (Société Européenne des Auteurs et Traducteurs), Gilles Morel et Tania Moguelevskaïa (spécialistes du théâtre russe).

Qu'aurons-nous apporté à nos jeunes collègues ? C'est à eux de le dire. Mais si l'on pense, comme nous le faisons, que la traduction est avant tout un artisanat, l'intérêt de la Fabrique est bien de perpétuer la tradition du compagnonnage : le savoir se transmet de « maître » (dans le sens : « ouvrier expérimenté », bien sûr !) à « compagnon ». Il s'agit d'ailleurs moins d'un « savoir » enseigné dans les universités, dans les livres, que de « tours de main », et il y en a autant que de traducteurs. À chacun de prendre ce qui lui convient, et de s'en servir pour exécuter son « chef-d'œuvre ! ».